

Québec français



Le Diable en personne

Gilles Dorion

Number 78, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (1990). *Le Diable en personne*. *Québec français*, (78), 74–75.

Le Diable en personne

Gilles DORION



Le projet romanesque de Robert Lalonde s'inscrit dans la problématique fondamentale des rapports qui unissent ou séparent les êtres humains : un homme et une femme dans *la Belle Épouvante* (1981) et *Une belle journée d'avance* (1986); un fils et son père dans *le Fou du père* (1988); un Amérindien (métis) et un garçon (blanc) dans *le Dernier Été des Indiens* (1982) et dans son dernier roman, *le Diable en personne** (1989). Dans sa trajectoire, circulaire, se répètent les mêmes « motifs » : les liens amoureux que nouent ses personnages sont jugés, soupesés, analysés par la société bien-pensante qui les encadre.

Une architecture complexe

Plusieurs récits sont superposés ou, mieux, emboîtés dans ce roman : Mathilde, la laissée-pour-compte, narratrice intradiégétique devenue, par la force des choses, narratrice omnisciente car elle a réussi à raccorder les pièces éparpillées de l'histoire que nous lisons, va en pèlerinage à Baton Rouge, en Louisiane, pour retrouver la trace du « diable en personne », qu'elle aimait en secret. Le récit de l'amour « mal placé » de Florent Bazinet et du métis Jos Pacôme, alias Warden Laforce, alias Laurel Dumoulin, alias Laurel Mills, est combiné avec les fuites successives et parfois inexplicables de celui-ci, son châtement par le fouet, puis son mariage avec Marie-Ange Choinière. Le roman comprend également le récit que Florent situe dans une Louisiane de rêve, une « histoire qui n'a pas de sens et qui parle à mots couverts de sa grande passion secrète pour l'étranger, Jos, l'homme de main » (p. 69) et que retrouve Mathilde lorsque celui-ci s'enfuit le jour même des funérailles de sa femme : enfin, le récit que Joe fait à Florent du temps passé, la mort de son patron Morton Pierce, qu'on lui impute, sa fuite, ses errances, et celui que Laurel

Mills fait de sa vie de vagabond au couple Wright. Il faudrait y ajouter, pour faire bonne et juste mesure, les lettres de Mathilde à sa cousine Marie-Ange, celle de la mère de celle-ci, la lettre de Jos au jury, dictée au curé pour sa défense, tous des documents que Mathilde a le loisir de consulter, de relire et de « rapailler » pour constituer un dossier cohérent qui lui révèle toute la vérité. Bref, un roman composé d'un ensemble de pièces formant un puzzle en apparence compliqué, au premier abord, mais qui satisfait le lecteur exigeant par sa complexité et l'habileté indéniable du romancier à les disposer dans un (dés)ordre qui s'imposait de lui-même.

Les innombrables notations discrètes dont est parsemé le roman et qui, par leur *intratextualité*, tissent un puissant réseau de liens, de renvois, de rapprochements subtils, allègent en même temps qu'elles renforcent la complexité de l'ensemble, lui assurent une architecture solide. La chronologie elle-même sollicite le lecteur qui, au moyen des fréquents repères qui jalonnent l'histoire, essaierait de la reconstituer linéairement. De fait, elle s'exerce dans une diachronie qui répond aux espaces variés où se déroulent les événements. Le tableau « généalogique » préliminaire rassurera les lecteurs inquiets bien qu'il ne me paraisse pas indispensable.

On ne peut s'empêcher de remarquer que l'écrivain s'attarde au pouvoir des mots, exploite leur symbolique et s'applique à le décrire. De nombreux signes nous permettent de lire et d'entendre le récit fabuleux de Florent comme les « lecteurs » de Marie-Ange, Mathilde et le greffier de la cour et comme les « auditeurs » de la cour, en plus d'un lecteur et d'un auditeur exceptionnels, Florent qui lit son texte à Jos au fur et à mesure de son écriture, lequel se fait relire inlassablement ce récit par sa femme. Globalement, on assiste également à la (re)lecture par Mathilde des différents récits emboîtés. La finale : « Laurel Mills, qui leur avait fait le récit de sa vie d'er-

rant » (p. 179) constitue le sommaire du roman que le romancier est en train de terminer et qu'on vient de lire.

Un étrange triangle amoureux

De retour du cimetière où elle a accompagné le cortège funéraire de sa cousine Marie-Ange (1931), Mathilde trouve « un cahier d'école bien ordinaire », maculé de boue, qu'elle gardera pendant 25 ans sans chercher à le déchiffrer. [« Mais, aujourd'hui, Mathilde ne sait pas encore ce que deviendra cet amour effrayant qu'elle avait pour Ange, sa cousine, et qu'elle a pour l'étranger, son mari, le disparu » (p. 25).] Tout nous est donné ici : le cahier, le double amour, le commencement de sa recherche et de sa vie, après une longue léthargie. Dans une lettre méchante, Mathilde se plaignait d'être délaissée par Marie-Ange. Jalouse, elle allait jusqu'à rapporter des ragots cherchant à discréditer son mari. « C'est le diable ! C'est le diable ! » Et les parents qui pensent « Qu'elle n'est pas normale, Mathilde, avec son amour mal placé... » Pendant cinq ans, elle suit « les traces du grand diable » et remonte ainsi jusqu'au village de l'enfance de Warden, Indian Stream, où s'installent la compassion et une « sorte de compréhension apaisée, soulageante » qui lui fait tout pardonner, de même qu'aux lieux multiples de ses vagabondages, jusqu'en Louisiane, où la mort met fin à son pèlerinage.

Le seul personnage de ce triangle amoureux, dont on ne connaît pas la généalogie, est l'homme aux multiples noms, au « passé à mystères », l'homme engagé de Léopold Bazinet. À cause du mystère de ses origines et de son caractère secret, on l'affuble d'une quantité de noms et d'épithètes qui semblent lui coller à la peau. « Un beau garçon », dira Marie, une des sœurs de Florent, et qui sourit « comme un démon » (p. 28). Le père Bazinet voit en lui la verdure de l'été, la fougue, l'assurance, le goût de vivre et de travailler, « la joie de vivre, en dépit de

* Robert Lalonde, *le Diable en personne*, Paris, Seuil, 1989, 186 p.

son mutisme d'étranger» (p. 32), non sans éprouver une imperceptible méfiance, comme en avait ressenti Marie.

Quand l'engagé reprend la chanson alerte que chantait la primesautière Marie, celle-ci ne peut s'empêcher de remarquer : «C'est le diable en personne, cet homme-là !» (p. 49). L'appellation lui sera accordée telle quelle deux autres fois au cours du roman : par Morton Pierce, puis par Marie. Jos lui-même, qui succombe aux avances de Florent, lui dit : «T'es le diable en personne !» (p. 108). C'est l'osmose complète entre les deux, c'est l'état d'innocence qui les unit, qui leur fait éprouver l'un pour l'autre une passion, autrement coupable, mais pour laquelle, tout naturellement, ils n'éprouvent aucune culpabilité, aucun remords.

Cet état d'innocence, les personnages le doivent à la nature primitive dans laquelle ils évoluent. Florent, 16 ans, possède bien plus Jos que celui-ci ne le possède, et son animalité d'adolescent ne peut que se porter sur un être qu'il aime dans sa chair, sans discrimination sexuelle. Aucun sentiment de faute ne l'effleure, si ce n'est une obscure retenue, qu'il ne s'attarde d'ailleurs pas à analyser. Même les autres ne devinent pas les liens mystérieux et impérieux qui se nouent entre les deux amoureux. Partout, une sensibilité à fleur de peau, mais aussi une sensualité intime qui traverse les corps. Reviennent tout au long du texte, répétés à l'envi, les mots «chaleur, brûlure, fouet, souffle, eau, vent», etc., sortes de leitmotiv obsessionnels qui traduisent les sensations et les émotions de tous ordres qu'ils ressentent dans leur être, leur chair, leurs corps. La même quête pourrait être effectuée avec la brûlure du soleil, du fouet dans l'œil, du fouet dans le dos, des paumes écorchées qui brûlent; avec le fouet présenté comme un signe de reconnaissance mais aussi comme une menace prémonitoire du châtement de Warden Laforce.

Bref, Robert Lalonde, en plus de maîtriser une chronologie apparemment insaisissable, de traiter un sujet «délicat», manifeste une expression à la fois simple et ferme, caractéristique incontournable du talent le plus sûr. «C'est étrange, mais c'est beau !», avoue Marie-Ange (p. 86). Nous ne pouvons que corroborer ce jugement. ●

Qui est Robert Lalonde ?

Né à Oka en 1947, Robert Lalonde entre en contact très tôt avec les Amérindiens de la réserve, ce qui explique son attachement à leur cause, ainsi que l'atteste la dédicace du *Dernier Été des Indiens*. Après son cours classique chez les Sulpiciens, il suit un cours d'art dramatique au Conservatoire de Montréal, de 1968 à 1971. On le retrouve comme comédien dans *les Oranges sont vertes* de Claude Gauvreau, au Théâtre du Nouveau Monde, en 1972; *Hier, les enfants dansaient* de Gratien Gélinas, à Place des Arts et à Paris, en 1975; *Macbeth* de Shakespeare avec Michel Garneau, au Théâtre de la Manufacture, en 1978; *la Famille Toucourt* d'Éric Anderson, au Théâtre de Quat'Sous et en tournée avec

le Théâtre Populaire du Québec, en 1979; *Being at home with Claude* de René-Daniel Dubois au Théâtre de Quat'Sous, en 1985; *le Syndrome de Cézanne* de Normand Canac-Marquis, en 1986-1987, qui lui vaut le Premier Prix d'interprétation; *Ha, Ha !* de Réjean Ducharme au T.N.M., en 1990. Il participe à la Ligue Nationale d'improvisation en 1978, en plus de jouer des rôles dans un film canadien, *The Fighting Men* de Donald Shebib, en 1976 et dans un film américain de John Lamont-Johnson, *les Évadés d'Iran*, en 1979 où il tient le personnage du journaliste Jean Pelletier. On a pu le voir à la télévision dans *Quelle famille !* de Janette Bertrand et Jean Lajeunesse en 1972, dans *15 ans plus tard* de Robert Choquette en 1975, dans *Boogie-Woogie* de Claude Jasmin en 1979 et dans *Flappers* au réseau CBC de Toronto en 1979-1980.

Il a adapté pour le théâtre *les Trois Sœurs* de Tchekhov en 1974, *le Deuxième Coup de feu* de Robert Thomas, pour un téléthéâtre joué à Radio-Canada dans une réalisation de Jean Faucher en 1975, *le Bâtiment* pour le Théâtre de la Manufacture en 1976, *J'aime mais c'est pas grave* pour une lecture-spectacle destinée au Centre d'essai des auteurs dramatiques et reprise en 1986. Lalonde a aussi écrit des paroles de chansons pour des revues musicales, telles *Circ-o-ciel* et *Paquet voleur* en 1976-1977.

Il a jusqu'ici publié cinq romans : *la Belle Épouvante*, aux Éditions Quinze en 1981, Prix Robert-Cliche 1981; *le Dernier Été des Indiens*, aux Éditions du Seuil, en 1982, Prix Jean-Macé 1982; *Une belle journée d'avance*, aux Éditions du Seuil, en 1986, Prix Paris-Québec 1986; *le Fou du Père*, aux Éditions Borel, 1988, Grand Prix de la Ville de Montréal; *le Diable en personne*, aux Éditions du Seuil, en 1989, qui a été mis en nomination pour le Prix du Gouverneur général. Il achève actuellement *Grand Remous*, un sixième roman, qui devrait paraître en 1991 ou 1992.

Comme il n'aime guère la ville, il passe le plus clair de son temps à sa maison de campagne de Sainte-Cécile-de-Milton, en Estrie, quand il ne joue pas au théâtre. Il se livre à la lecture, à la peinture, à l'écriture de romans et de poésies, à la plantation d'arbres. Son amour de la nature n'a d'égale que sa passion de l'écriture.

